

VOLCAN

N° 101

Avril - Mai 2019

Abonnement annuel : 20€

Tirage : 4600 exemplaires

Communes

Alleyras
Arlempdes
Barges
Cayres
Cheylard-l'Évêque
Costaros
Coucouron
Lachapelle Graillouse
Lafarre
Lanarce
Landos
Langogne
Lavillatte
Le Bouchet St-Nicolas
Le Brignon
Le Plagnal
Lesperon
Naussac-Fontanes
Pradelles
Rauret
St-Alban-en-Montagne
St-Arcons-de-Barges
St-Etienne-du-Vigan
St-Flour-de-Mercoire
St-Haon
St-Paul-de-Tartas
Vielprat



Photo de Marie-France Télémac

Lanarce en Ardèche (Alt. : min. 1094 m - max. 1412 m)

Pages 8-9 : Le moulin de Trespis

Association LAVE (entre Loire et Allier pour Vivre Ensemble) - Chemin du Ruisseau 43420 Pradelles
Courriel : associationlave@yahoo.fr - Facebook : [Lave Asso](#) 

Sommaire

Feuille volante : appel de cotisations

Le Torcol fourmilier	p. 3
Faut-il changer le titre de notre journal ?	p. 4
Langogne : Jacques Rand	p. 4
Introduction à la phytothérapie	p. 5
Seconde guerre mondiale	p. 6
Lanarce : le moulin de Trespis	p. 8 et 9
St-Paul-de-Tartas : identification soldats / Recette	p. 10
Le cycle des travaux de saison	p. 11
Cheyhard-l'Évêque : l'épécia	p. 12 et 13
Cayres et le Lac du Bouchet	p. 14 et 15
Vielprat : Jean-Pierre Petit	p. 16 et 17
Concours	p. 18
A quatre vingts ans, clin d'oeil au passé...	p. 20 et 21
Lieux insolites / Objet insolite	p. 22
St-Alban-en-Montagne : trouvaille dans l'église	p. 23
Nos lecteurs nous écrivent	p. 23 et 29
Coucouron : le Crédit Agricole Mutuel de l'Ardèche	p. 24 et 25
St-Arcons : la saga des Treille	p. 26 et 27
Patois / Poème	p. 28
Manifestations - Vie paroissiale	p. 29
Bloc-notes	p. 30
La grenouille et le bénitier	p. 31
Allemands et Anglais dans la même galère	p. 32



Association L.A.V.E. - 43420 Pradelles
CONTACTS : associationlave@yahoo.fr
Fanny Gimenez : 07 82 26 64 05
Aurélié Vidal : 06 30 60 64 46

MISE EN PAGE : Aurélié Vidal
REDACTION : Association L.A.V.E.
DIRECTEUR publication : Jean-Louis Blanc
IMPRIMEUR : Imprimerie Jeanne d'Arc
(43000 Le Puy-en-Velay - 04.71.02.11.34)
Dépôt légal à parution N° CPPAP : 0419
G 87724 - N° ISSN : 1761 - 5828

Edito

La responsabilité des articles n'engage que leurs auteurs

Il est des rencontres qui enchantent et enrichissent. Les rencontres avec Jean-Pierre Petit ont été de celles-ci, que ce soit lors de son expo l'été dernier au Bouchet Saint-Nicolas ou à Pradelles lors de «Mémoire en Fête 3». Vous trouverez son portrait-souvenir en page 16-17.

Notre association vient d'être honorée par le «grand format» diffusé le mercredi 6 mars par France 3 télévision Auvergne ; si vous l'avez manqué vous pourrez voir cette vidéo sur le site : alleyras-capital.info

Nous venons de fêter le N°100 de «Volcan» et déjà de nouveaux enjeux, de nouvelles perspectives s'offrent à nous ; il faudra comme d'habitude faire les bons choix.

Offre d'emploi : nous recherchons un commercial expérimenté dans le domaine de la vente d'espaces publicitaires et autres.

En effet, il est indispensable pour notre association de prospecter en direction de nouveaux

partenaires afin de continuer notre mission de recueil de mémoire au travers du journal «Volcan» et de nos diverses activités.

Si cela vous intéresse, nous vous proposons une mission intéressante et bien rémunérée de six mois minimum : voir notre offre d'emploi référencée sous le N°084JWTR.

SCIC : Cette société qui vient de voir le jour à Langogne, nous sollicite pour un partenariat sur un projet coopérative englobant notre bassin de vie (62 communes) ; cette structure fédère le public, le privé, les associations et les particuliers en oubliant nos limites administratives ; un portail Internet est disponible : décision à prendre lors de notre AG en juin prochain.

Correspondance de presse : Corinne Barthélemy souhaite reprendre du service pour la correspondance de presse à Barges.

De nouveaux mécènes : avec le développement de notre association, de nouveaux mécènes ont sou-

haité s'associer aux parutions du journal «Volcan». Vous pouvez les en remercier et continuer à faire vos achats chez eux, car sans ces partenariats votre journal de proximité serait condamné. Merci donc à Gérard Foulon de «Vival Pradelles» et à Corinne Collange de «CPC Pneus» de Langogne.

Vous êtes de plus en plus nombreux à nous lire... En 2018, le nombre de nos abonnés a encore augmenté (+1,5%). Pour nous aider à relever les enjeux qui nous attendent, pour financer ce recueil de mémoire, vous pouvez commander notre collection de cartes postales originales, vous abonner à notre revue ou nous adresser un don de bienfaisance.

*Jean-Louis Blanc
et Gilbert Lefebvre*



Photo de famille de l'association L.A.V.E. pour le 100^{ème} numéro de «Volcan»

Le cycle des travaux de saison

Les grands travaux commençaient vraiment au printemps par les labours et les semailles. Là encore, si cela tombait pendant des vacances, j'étais mobilisé pour la conduite de l'attelage, pendant que mon père tenait les mancherons de la charrue. Cela durait une bonne demi-journée à chaque fois, c'est dire une éternité pour moi, les jours où le temps était plutôt maussade, couvert, frais et humide. Par contre s'il faisait beau et doux, tout allait beaucoup mieux.

Courant avril, la végétation s'éveillait et prenait une belle teinte verte, les premières fleurs venaient d'éclorre, la brise du sud caressait le visage, l'alouette était revenue d'Afrique. Elle planait à dix mètres au-dessus du sillon dans son vol stationnaire et l'agitation frénétique de ses petites ailes. Elle nous suivait dans la trace du sillon, tout en grisollant allègrement et ce chant nous tenait compagnie.

La campagne était belle, l'odeur de la terre retournée et chauffée par les rayons déjà ardents du soleil, chatouillait les narines et le temps s'écoulait lentement, certes, mais il était moins pesant.

Une fois les labours terminés, on pouvait semer les céréales de printemps et dans quelque fond de champ, semer ou repiquer les plantes fourragères, carottes, betteraves, choux. Pour le repiquage, j'étais souvent chargé d'arroser le pied du jeune plant. Pour cela, j'allais puiser à la source la plus proche tous les seaux d'eau nécessaires à la plantation. Ce n'était pas vraiment une corvée car, à la source, j'aimais bien d'abord m'abreuver de cette eau pure et fraîche et patauger un peu, taquinant les grenouilles qui ne manquaient pas de fuir à mon approche.

Avec l'arrivée des beaux jours, en avril, les troupeaux reprenaient le chemin des pacages, après un long hiver passé à l'étable. Déjà les petits écoliers retrouvaient leur fonction de berger ou de vacher, et dès la sortie de l'école à quatre heures, un goûter dans une main et le bâton dans l'autre, ils convoyaient leurs bêtes, vaches ou brebis, vers le pâturage qui leur avait été désigné.

Ces pâturages, comme toutes les parcelles, avaient un nom que nous savions très bien localiser dans le territoire du village. Quant au bâton nous étions plutôt lestes à nous en servir comme moyen de défense, d'un chien étranger agressif ou d'une vache preste à nous bousculer. La plupart des vaches étaient dociles et paisibles, mais il y en avait souvent une qu'on appelait gibeuse ou gibarelle, c'est-à-dire toujours prête à vous étendre d'un coup de tête ou de museau. Il ne fallait pas tourner le dos à celle-ci mais, au contraire, la faire reculer d'un coup de bâton sur le mufle.

La punition était souvent suivie d'une attaque immédiate et spontanée de notre brave chien de berger qui lui chatouillait un peu les talons.



Nature

Cheyland-l'Evêque : changer de regard sur l'épicéa

Si beaucoup de personnes ne distinguent pas avec assurance un épicéa d'un sapin, il arrive souvent que de simples cèpes, champignons convoités, poussent exclusivement, selon la période, sous des pins sylvestres, ou bien des sapins ou des hêtres, mais lorsqu'ils affichent leur prédilection pour les épicéas, on assiste alors à la «grosse sortie» tant espérée par les cueilleurs... et surveillée par les collecteurs.

Pourtant, pauvres épicéas, que ne dit-on sur eux !

La sentence sans cesse ressassée,

martelée jusqu'à ce qu'elle devienne généralité : *«l'épicéa, ce n'est pas bon pour la Nature !»* a mis cet arbre à l'index et banni tout espoir de le voir reconnu pour sa participation à la biodiversité.

Et pour cause ! Ces épicéas constituent de bien tristes plantations uniformes, et créent dans nos paysages des lignes et des angles droits, souvent simple retranscription des limites géométriques de parcelles cadastrales.

Serrés et alignés sur d'épais tapis d'aiguilles sèches, ils offrent l'image

d'une forêt industrialisée et sont accusés d'acidifier les sols et même d'être des étrangers, du fait qu'ils tirent leur origine des pays d'altitude de l'Est de la France : les Vosges, le Jura et les Alpes ! L'épicéa commun (*Picea abies*, son nom scientifique) prospère dans les pays froids de l'Europe septentrionale et centrale. Il a de la famille dans les montagnes d'Asie mineure et du Caucase, dans l'Himalaya et des cousins en Amérique du Nord.

Pour des raisons économiques, l'homme l'a fait descendre en

Cheylard-l'Évêque : changer de regard sur l'épicéa

plaine, en dessous de sa zone naturelle, mais sur nos hauts-plateaux, à plus de 1000 mètres d'altitude, les résineux de toutes espèces ont tout à fait leur place, avec toujours le souci de la diversité.

Un exemple local : la plus ancienne plantation de résineux en Lozère a été réalisée en forêt domaniale, dans le massif de Mercoire, autour des années 1875. Sur le plan social, c'est avec beaucoup de nostalgie que nos anciens nous ont parlé (et pour quelques-uns, nous parlent encore) des travaux d'exploitation forestière qui ont contribué à aider économiquement tant de familles, souvent nombreuses. Pour les plus anciens, il n'y avait pas de tronçonneuses, pas de tracteurs et pas même de camions pour transporter les bois exploités dans les scieries de Langogne ou à la gare de Pradelles.

Maintenant, dans cette forêt, une régénération naturelle de sapins et de hêtres a succédé à cette plantation, où l'épicéa a joué un rôle d'abri pour favoriser ce renouvellement dirigé par le forestier. Framboisiers, merisiers, sorbiers, alisiers, saules marsaults et bien d'autres plantes, ont profité de cet abri pour s'installer. Là où autrefois, il n'y avait qu'une lande à bruyère-callune.

Le Pic noir a colonisé notre plateau en trouvant une abondante nourriture dans des épicéas dépérissants, dans les souches d'arbres coupés, cassés,

renversés, engendrant une masse de particules dégradées qui retournent dans les sols et profitent à d'autres micro-organismes favorisant une vie souterraine amélioratrice de la terre.

Les cavités ouvertes par le Pic noir dans les troncs, sont autant d'abris pour une multitude d'animaux.

La très rare Chouette (ou Nyctale) de Tengmalm est bien installée dans le massif de Mercoire, autrefois voué au pâturage estival de troupeaux de moutons transhumants. Car comme l'épicéa, elle n'est à l'aise que dans le froid ! Et c'est au cœur de l'hiver que cet arbre devient remarquable par sa bien sympathique vocation d'arbre-abri.

Ses longues branches souples en couronnes superposées avec leurs denses rameaux pendants, immenses et formidables parapluies naturels, offrent une retraite et un répit contre la tourmente de neige et la mortelle morsure du gel.

C'est dans cette désolation forestière que l'on est surpris d'entendre le gazouillis animé de diverses petites mésanges, qu'elles soient «à longue-queue», «huppées», «bleues» ou même «noires», discrètes présences de vie et de résistance, partagées avec une autre minuscule boule de plumes jaune verdâtre : le Roitelet huppé. A l'écart de ce petit monde, imperturbables, des familles de Bec-croisé des sapins «cassent la graine» ensemble, de la graine d'épicéa ou de sapin, bien sûr. Ils refusent d'être assistés en cédant à la facilité des mangeoires et préfèrent leur vraie vie rude et sauvage.

Arbre-refuge dans la nature, l'épicéa procure également l'abri aux humains. Les populations des pays froids et de haute montagne ont su tirer partie de son bois pour divers usages et ont développé, par tradition, une florissante culture forestière.

En Haute-Savoie et dans le

Jura, les beaux épicéas se vendent, à qualité égale, plus chers que les sapins. Il faut voir avec quel bonheur le bois est utilisé dans les constructions traditionnelles et quelle importance il occupe dans la vie économique.

Lorsque l'épicéa a poussé lentement en altitude, il donne sa voix au violon grâce au bois de sa table d'harmonie qui allie souplesse, légèreté et résistance. Cette table en bois d'épicéa peut être utilisée également pour d'autres instruments de musique comme le piano, la guitare, l'orgue pour ses tuyaux, la harpe...

Et la liste est longue de toutes les utilisations de cet arbre.

Revenons à notre plan local où nous avons pu remarquer, depuis quelques années, que les professionnels du bois s'intéressent particulièrement à ce qu'ils appellent «le bois blanc». Ils ne recherchent plus les bois de grandes dimensions, comme c'était le cas autrefois, mais des grumes aux dimensions plus adaptées pour des sciages standard, ultra mécanisés. Et c'est une bonne surprise de constater que les coupes d'éclaircie dans les anciennes plantations d'épicéas sont recherchées, avec des prix moyens qui ont relativement augmenté dans la catégorie «bois d'industrie».

Peut-être faudrait-il arrêter de diaboliser l'épicéa. Pour l'anecdote, il avait déjà été condamné par la religion à travers le violon qui unit épicéa et érable, mariage contre nature entre résineux et feuillu, interdit de fait dans les églises (cf. «Histoire d'arbres» de Philippe Domont et Edith Montelles).

Avec l'expérience, et pour des raisons écologiques et économiques, nous avons appris à éviter la monoculture des peuplements forestiers. La stratégie de diversification améliore les chances de meilleure qualité sanitaire, alors pourquoi ne pas laisser encore un peu de place à l'épicéa dans nos montagnes ?



Plantation rectiligne d'épicéas dans le givre vivifiant de Cheylard l'Évêque

Vielprat : Jean-Pierre Petit du Leyris

Jean-Pierre Petit est né en 1947 à Langeac ; en 1975, il quitte la ville et le Midi pour venir vivre avec femme et enfants dans la ferme des ancêtres de son épouse, au cœur d'un hameau, alors désert, de la commune de Vielprat.

A son arrivée au Leyris, ce n'était déjà plus un peintre débutant puisqu'il était professeur d'arts plastiques dans deux établissements arlésiens, puis sur Avignon.

Jusqu'en 1977, il continue ses voyages en direction d'Avignon ; grâce au curé de la paroisse, l'abbé Gerbier, il a pu décrocher un poste à La Chartreuse d'abord comme enseignant en éducation manuelle et technique puis, au départ en retraite du titulaire du poste de dessin, M. Sacreste, il a pu enseigner, enfin, les Arts plastiques à la Chartreuse et à Saint-Régis. C'est plus tard, en 1992, qu'il a rejoint les Beaux-Arts.

Inspiré par cette nature, il est entré dans le « fracas des hauts-plateaux », fasciné par la lumière de ce pays sauvage aux pentes arides au fond desquelles miroite la Loire. Dès lors, il n'a cessé de peindre avec une espèce de fureur, comme si sa vie en dépendait.

En 1995, le couple fait l'acquisition d'un petit fourgon entièrement vitré, puis en 2003 d'un plus grand ce qui permettait à Jean-Pierre de peindre dans la nature, par tous les temps ; d'où l'importance de la neige dans ses aquarelles. Il arrivait à être au cœur même du paysage !

Enfin, en 2007, il a pu faire construire une « tour » en bois au-dessus de son atelier du Leyris dont le dernier étage est vitré sur les quatre côtés. Non seulement il pouvait faire là une petite sieste dans un rocking-chair, mais avec ses jumelles il pouvait observer les paysages et les animaux qui en hiver se rapprochent des maisons.

J e a n - Pierre Petit nous parlait de sa vie comme s'il était né pour créer.

A 5 ans déjà, il modelait l'argile et la pâte à modeler. A 11 ans, il exposait au salon des Santonniers d'Arles. A 17 ans, il entrait aux Beaux-Arts. Au fil des années, après une période consacrée aux portraits qui lui furent inspirés par la ville, il peindra « les entrailles de la terre, la lave figée, la fonte des neiges et le bruissement des forêts ». Sur la toile « il a creusé les sillons et retourne la terre ». Il explorait les techniques et les présences ; à Arlempdes, il créa des œuvres réalisées à l'aide de terres broyées et mêlées à de l'huile de lin... Il aimait prendre le temps de se laisser pénétrer par le chant des oiseaux et le souffle du vent, comme d'autres sont envahis par les grincements de la ville.

Cet artiste peintre voyait l'artiste comme un être un peu chamanique, un intermédiaire, en somme, entre les hommes et les forces qui échappent au champ du raisonnement et de la connaissance rationnelle. Pour Jean-Pierre la beauté n'était pas une fin en soi : « *Lorsqu'elle arrive c'est qu'elle nous est donnée en plus.* »

Il ne considérait pas l'art comme un moyen de communication mais comme un moyen de communion : « *Je voudrais être un pommier qui vit son existence patiente et entêtée sans se soucier des pommes qui tombent*



Jean-Pierre Petit lors d'une exposition à la galerie Trévis, en 2009

de lui. Pourtant, belles et bonnes pour tous, ces pommes sont sa raison d'être ». Il aimait provoquer pour faire réagir : « *Beaucoup de peintres ont déçu mon attente... moi en particulier.* »

Jean-Pierre fut indulgent et bienveillant pour notre association et sa mission de recueil des mémoires. C'était pour nous une personne attentive, compréhensive et généreuse ; il nous a confié de multiples dessins pour illustrer des articles de notre journal. Désormais, lorsque nous agrémenterons « Volcan » par ses œuvres, nous pourrons continuer à faire vivre l'âme de cet artiste ; nous n'oublierons pas son courage quand il s'est investi, malgré la maladie, lors de l'évènement de Mémoire en Fête « Fêtons le Centenaire ».

Nos sources : Thérèse Bernier N°7 de « Volcan » - Yves Surrel - Michelle Petit

Hommage à Jean-Pierre

Il s'en allait le matin marcher dans la forêt avec ses chiens. Avec en bandoulière sa gibecière de cuir râpé par tant d'usages, il s'installait, parfois, au virage en épingle à cheveu avant le Leyris. De là, on a une vue magnifique sur Arlempdes et le

«Camp d'Antoune». Tel un chasseur, il traquait cette lumière irisée, servie sur un plateau si cher à son coeur d'adopté.

«Aux Beaux Arts» dans sa salle consacrée, il ne dispensait pas, il donnait, au sens propre, ses cours de peinture par générosité et par passion à ses élèves, mais rigoureusement. Ils s'en souviennent avec gratitude, si Maître Jean-Pierre fut intransigeant, c'était parce qu'il croyait fortement en leur potentiel.

Lors de ses expositions colorées, il partageait ses techniques transmettant toujours le sens des valeurs.

Puis, depuis longtemps retiré du monde professionnel,

son instinct d'artiste l'a conduit à rejoindre ses anciens élèves dans la même salle, au milieu desquels, assis en tailleur, il se fondait en simple croqueur des sujets avec sa petite touche. Ne sut-il jamais que les personnes alentour, d'un regard biais, s'inspiraient de sa maîtrise pour donner un sens à leur propre travail.

Non Jean-Pierre, tu n'as pas rangé tes pinceaux et tes couleurs dans ta gibecière, tu seras toujours au milieu de nous dans ta salle de peinture de l'atelier des Arts.

Yves Surrel

Maître Jean-Pierre

Nous voilà déjà au bout du parcours,
Tant d'années furent-elles suffisantes,
Si en lui encore l'on eut recours,
Dispensant sa culture complaisante ?

Bien souvent nous a-t-il piqués au vif,
Avec son aiguillon parfois caustique,
Cela n'était qu'à dessein attentif,
Espérant plus de progrès artistiques.

C'est ainsi que face à notre travail,
Comment enfin aurions-nous pu grandir,
Par des louanges qu'il n'aurait su dire,
N'ayant que deux critiques qui ne vaillent ?

Rien ne fut beau une oeuvre aboutissant,
Au mieux il disait «c'est intéressant»,

Ou bien s'exclamait «quelle nullité»,
Quand se perdait la personnalité.

Mais alors, ces mots là nous appartiennent,
«Beaux», comme ces ans qu'il nous en souviennent,
«Nulle», valeur ne serait donc acquise,
S'il n'oeuvre pour la liberté promise.

«Boulevard de la création» dans ce couloir,
Au fil des ateliers, nous laissant libre cours,
N'y aurons-nous pas vécu nos années de gloire ?
Plaise au maître d'avoir guidé ce long parcours

Yves Surrel



*Sous l'oeil bienveillant du Maître :
l'élève, Yves Surrel, peint par le Maître et le Maître peint par l'élève*

La grenouille et le bénitier

Non ! Ce n'est pas le titre de la dernière fable inédite de Jean de la Fontaine, mais une petite farce à laquelle j'ai participé lorsque j'étais encore enfant.

Ainsi, en l'an de grâce 1960, M. Chaptal, curé de son état, officiait sur la commune de Fontanes. De caractère difficile, il ne faisait pas l'unanimité parmi les adultes et encore moins chez les enfants qui lui rendaient bien la monnaie de sa pièce.

Nous étions une petite dizaine d'enfants et un dimanche, juste avant la messe, une grenouille est capturée aux abords de l'église et placée discrètement dans le bénitier rempli, bien sûr, d'eau bénite.

Les cloches sonnent et, hormis les deux enfants réquisitionnés pour servir la messe, nous prenons place dans l'église avec une vue imprenable sur le bénitier.

Les paroissiens entrent à leur tour, se signent, s'installent et rien ne se passe. Il faut dire que le bénitier est placé dans un endroit sombre près de la porte de l'église.

L'office avait déjà commencé lorsque la porte s'ouvre, une brave dame d'un certain âge, résidant à Sinzelles et répondant au doux prénom de Sophie entre et plonge ses doigts dans le bénitier. Ayant mal paramétré le niveau sonore de sa voix, elle s'écrie, à haute et intelligible voix : «*Moussu lou cura, io ticon qué boulego aqui dedin*» (ce qui signifie : «*Monsieur le curé, il y a quelque chose qui bouge là-dedans*».

L'ensemble de l'assistance et M. le curé dont le sang n'avait fait qu'un tour se retournent, dévisagent la brave femme qui, imperturbable, se dirige vers une place. Les enfants cachent mal un fou rire, mais personne ne comprend ce qui se passe.

L'office se termine et chacun laisse traîner un regard hagard et interrogatif sur le bénitier. Sur la place du village Sophie est assaillie de questions par ses congénères, mais pas de réponse probante et rationnelle pour élucider le mystère.

Nous, les enfants, suspendus à ses lèvres et avec un sourire coquin avons du mal à cacher notre implication dans cette affaire.

La semaine suivante, lors du catéchisme, M. le curé nous soumet à la question, mais même avec la main droite sur la bible, personne n'avoue une quelconque participation. Finalement, l'affaire est classée sans suite.

Quelques mois plus tard un «remake» est envisagé lors des célébrations du mois de Marie dans une grange au village de Sinzelles. Mais, des discussions pas très discrètes entre enfants ainsi qu'un crapaud en attente dans un petit seau alertent les parents qui interdisent le projet. Il faut dire qu'à l'époque on ne riait pas avec la religion !

En ce temps-là... on avait peu ou pas d'argent mais des idées plein la tête et tout l'avenir devant nous. Et c'est avec une certaine nostalgie que je pense à ces temps révolus...



Allemands et Anglais dans la même galère

Je m'appelle Roger Vincent, j'habite Clermont-Ferrand, j'y suis né le 7 décembre 1932, mais je suis très attaché à Pradelles... Pourquoi ? Parce que, parmi «mes anciens», mon grand-père (1864-1948) était à son époque une figure assez marquante de Pradelles.

Ce grand-père était vers les années 1900 épicier en gros. Il fournissait la nourriture aux ouvriers qui construisaient le viaduc d'Arquejols lors de la naissance de la ligne ferroviaire Le Puy-Langogne. Son magasin-dépôt se tenait rue des Tisserands. Par la suite il a vendu sa boutique à M. Besson, marchand de vin. Celui-ci avait

une fille superbe qui a épousé M. Jouve. J'ai toujours un très grand plaisir à revoir Berthe pour évoquer de précieux souvenirs.

Mon grand-père était ami avec la famille de Rochely, pour qui il gérait un peu leurs biens, mais aussi et surtout, il servait le Marquis de Ribains : il collectait les redevances des do-

maines de St-Clément et du Mazigon. C'était M. de Chaumeil qui faisait l'intermédiaire... et je peux dire que je me souviens fort bien des journées de battage dans la cour de St-Clément... J'avais 7 ou 8 ans !

Outre l'aventure avec un cochon que j'ai racontée dans le N°64 de «Volcan», je me fais un plaisir de relater ce qui est arrivé à mes grands-parents, je pense en 1942, lorsque j'avais 10 ans.

Un aviateur anglais a frappé à la porte en leur fai-

sant comprendre qu'il fallait le cacher. C'était la première maison en venant de la Chabassole... petite cour, un peu cachée... Mon grand-père lui proposa de le dissimuler au «galetas». Je pense que tous les Pradelains savent ce que c'est ? Des jambons, des saucissons, du lard y sèchent bien, car c'est à tous les vents...

Mais pourquoi le mettre au «galetas» ce brave Anglais ? La raison est simple, ils avaient aussi trois Allemands chez eux qui couchaient dans la grange... ce trio d'Allemands disait à mes grands-parents : «*On vous gêne, on serait mieux avec nos femmes et nos enfants*». Oui bien sûr, mais c'était ainsi et ma grand-mère faisait la cuisine pour ces quatre personnes ! Et au bout d'une semaine, l'Anglais est parti discrètement...

Mes parents m'ont dit, qu'à l'époque, il était de bon ton de se taire... et je me suis tu jusqu'au 13 juin 2014 où j'ai

eu l'immense plaisir d'assister, à Lesperon, aux diverses phases de l'Assemblée Générale de L.A.V.E. fort bien menée avec des gens sympas et je suis modeste en disant cela.

Merci à tous ceux qui nous donnent du plaisir...

Je suis à disposition pour tous ceux qui voudraient me contacter pour des renseignements complémentaires et je répondrai le mieux possible avec mes modestes connaissances.

